

« Raphaël ! Va jouer ! »

Raphaël ne joue pas. Il contemple, comme toujours, et ne répond pas. Sur le sable caressé lentement par la mer, juste à l'endroit où elle laisse son empreinte baveuse avant de repartir, l'enfant de huit ans termine goulûment sa glace.

Assis sur une chaise de plage, il regarde les allers-retours de l'eau qui vient lécher ses pieds. Il boit une ration d'infini. Certains jours, il regarde ce spectacle pendant une heure, seul, sans lassitude. Maman est un peu plus loin, allongée sur le sable sec. Raphaël a beaucoup de joie et d'apaisement à contempler les jeux de l'eau avec le sable. Maman et lui n'habitent pas loin de la mer. Souvent le soir, après l'école, ils vont se promener sur la digue, l'un contre l'autre. Raphaël se sent comme avec une amoureuse ; il voit bien quand les hommes regardent Maman ; il est jaloux et fier aussi. Parce qu'elle est avec lui, parce qu'elle l'aime, lui.

Maman et Raphaël ne se quittent jamais. Ils s'adorent.

Quand ils se promènent l'été, ils sont au milieu des touristes aux sourires ensoleillés, séduits par les tièdes plages normandes que balaient les embruns, les joues colorées d'un léger hâle, tête libre, ne redoutant jamais le coup de soleil fatal. L'hiver, cheveux dans le vent ou bonnet mouillé, encapuchonnés dans un caban, le cache-nez relevé, pommettes

rougies saupoudrées de gouttelettes, avec une once d'air marin revigorant les mains, ils sont quasiment seuls sur la digue. Entre les hautes statures des maisons bourgeoises à colombages rouges, aux volets clos et aux terrasses élégantes, et la longue plage qui s'étire sans fin sous les cris d'une armée blanche de mouettes, s'allonge la promenade Marcel Proust. Appuyés à la balustrade en pierre ajourée, les touristes regardent la mer qui s'est éloignée des rares promeneurs bottés qu'ils voient jouer avec leur chien, point jaune sautillant là-bas. Un char à voile file en laissant sa trace sur le sable, petit personnage animé sur l'étendue humide et désertée. Peut-être, après avoir admiré l'imposante façade blanche du Grand Hôtel de Cabourg, ceux-ci iront-ils déguster dans la grande salle à manger toutes les spécialités qu'offre la capitale romantique de la Normandie ; les produits de la mer auront sûrement leurs faveurs : les saveurs des huîtres, du saumon fumé, des crabes, des langoustines, du tartare de crevettes roses et daurade sauvage, les Saint-Jacques poêlées ou la marmite de lotte, et en dessert, pourquoi pas une tarte aux pommes renversée façon Tatin avec sa glace caramel beurre salé.

Parfois Raphaël et Maman s'assoient sans parler sur un banc solitaire. L'enfant tend l'oreille pour entendre le lointain dialogue des vagues, mais le vent zigzague tout autour de lui comme un fou et l'emprisonne ; ses sifflements sont une camisole. Étreinte douce pour le corps. L'âme s'envole. Le paysage, par sa beauté, le bâillonne. Il est en communion avec le monde sensible et avec Maman aussi, qui partage ses sensations et ses sentiments, il le sait. Mais Raphaël a un désir troublant aussi, qu'il cache à Maman pourtant si proche

de lui, parce qu'il ne comprend pas ce désir et cette peur : répondre aux appels, sauter dans le vide, vaincu et victorieux.

Aujourd'hui c'est dimanche.

« Raphaël ! Va jouer avec les autres ! »

Raphaël aime être à l'écart, observer, même si sa mère lui reproche de ne pas essayer d'aller vers des copains de son âge. Il tourne la tête vers la droite. Un peu plus loin, beaucoup d'enfants s'amuse entre eux ou avec leurs parents. On court partout et sans cesse, on rit d'être fatigués et on repart ; les petits barbotent un peu avec les grands. Les rires éclaboussent Raphaël. C'est le temps de l'enfance et de l'insouciance dont il s'est éloigné si vite. Le temps des ballons et des rebonds sur les galets mouillés par la marée, le temps des ricochets depuis la jetée, le temps des coquilles écrasées que l'on fait crier sous les pieds, le temps des jeux idiots, du varech dans les maillots, le temps des mises en garde des mamans, auxquelles on répond en les raillant, le temps des défis, des abordages, des premières luttes en pleine mer et des rebuffades des eaux au goût amer, le temps des garnements qui s'ébattent en courant pour faire fuir les goélands.

Un ballon audacieux vient rouler jusqu'à Raphaël ; il a ralenti et il passe devant ses pieds. Raphaël, sur sa chaise de plage, ne l'arrête pas. Il le laisse passer et glisser jusqu'à l'eau. Un enfant de son âge est derrière le ballon et va le récupérer. Il repasse avec son trophée entre les mains et interpelle Raphaël : « Dis donc, t'aurais pu l'arrêter quand même, t'es pas sympa. » Non, Raphaël n'est pas sympa. Il n'a pas envie. Il laisse repartir le gamin et le ballon sans répondre et tourne à nouveau les yeux vers la mer.

Maman, après un quart d'heure, lui dit : « Mon chéri, on va peut-être rentrer maintenant. » Raphaël regarde toujours la mer, si calme, si reposante, presque silencieuse et si grouillante de vie pourtant.

« Chéri, tu m'as entendue ? » Pas de réponse.

« Je t'ai vu tout à l'heure, tu aurais pu parler avec ce petit qui avait un ballon, il avait l'air gentil.

— Mais moi je ne suis pas gentil.

— Ne dis pas cela. Tu sais bien que ce n'est pas vrai. Allez, viens. »

Maman retourne sur le sable sec, elle ramasse les affaires, les apporte à la voiture qui est à deux pas. Raphaël la rejoint et l'embrasse sur la joue. Maman sourit.

« Il faudrait quand même que tu te décides à te faire des copains. Un jour tu en auras marre d'être toujours avec ta mère.

— Jamais », lui répond solennellement son fils tout en la câlinant.

Et Maman est bien contente, quand même.

Ils retrouvent à la maison la fidèle Elfie, le berger belge aux longs poils fauve charbonné et au masque noir que Maman a offerte à Raphaël il y a un an, pour qu'il ait une amie. Ils jouent jusqu'au dîner. Raphaël a passé une bonne après-midi. Oui. Maman, Elfie, il n'a besoin de rien d'autre. S'il devait les perdre, il en mourrait.

Après un long câlin à Maman, il se couche, fatigué, et s'enroule dans la couverture de poils d'Elfie qui met un coup de langue sur sa bouche. Il s'essuie avec le tissu de son pyjama et sourit en la serrant très fort contre lui. Il est heureux.